

Le professeur Henri de Diesbach

Notes et souvenirs

Le professeur HENRI DE DIESBACH, que ses élèves appelaient et appellent encore, en y mettant autant d'affection que de respect, leur «patron», est une figure attachante, aussi bien par l'originalité de sa personne que par l'empreinte qu'il donna à l'Ecole de chimie de Fribourg, où pendant 35 ans il enseigna. Ses anciens élèves voudraient, en rassemblant en son honneur, pour le 85^e anniversaire de sa naissance qu'il va célébrer bientôt, ces notes et ces mémoires scientifiques, lui apporter le témoignage de leur estime et de leur gratitude.

Henri de Diesbach est issu d'une des plus anciennes familles aristocratiques fribourgeoises, les de Diesbach de Tornay. De cette origine, il ne fit jamais étalage car, plus haut que la noblesse du nom, il mettait celle du cœur et de l'esprit. A l'époque de ses études munichoises toutefois, il portait volontiers le titre de comte, auquel il avait droit.

Henri de Diesbach est né le 15 mai 1880 à Romont, où son père, MAX DE DIESBACH, était alors préfet de la Glâne. Il avait trois ans lorsque ses parents vinrent se fixer dans leur belle propriété de Villars-les-Joncs, près de Fribourg. C'est là qu'il passa son enfance et sa jeunesse. Il fut élève du Collège St-Michel et, pendant bien des années, il fit chaque jour à pied, en un temps où il n'y avait ni automobile ni autobus, les quelques kilomètres qui séparaient de la ville la maison de ses parents. De cette époque date sans doute son amour de la terre, des forêts, des champs, et plus tard, de retour d'Allemagne où débuta sa carrière, il viendra habiter Balzerswyl, autre domaine de sa famille, en pleine campagne, plus loin encore de Fribourg. Du gentilhomme campagnard il avait l'allure et la prestance : grand, vigoureux, il ne dédaignait pas de se faire bûcheron à l'occasion ; abattre les arbres de ses forêts, les débiter à la scie et à la hache, c'était un jeu pour lui et un plaisir. Sa force physique était peu commune et étonnait ses élèves. Avec une surprenante facilité, il transportait, seul, un cylindre d'oxygène comprimé ou un autoclave, soulevait sans cri son auto pour une réparation. Des autos, il en eut plusieurs. D'aucuns se souviendront de la première, la légendaire «Sigma», sœur des taxis de la Marne ; ils auront peut-être aidé à la pousser jusqu'au haut du raidillon qui joignait le portail des laboratoires de la Faculté des sciences et l'avenue, afin de lui donner l'élan nécessaire, lorsque, parfois, elle refusait de partir. D'autres se rappelleront la grande «Pic-Pic» verte, d'autres encore la petite «Topolino» ; ils auront peut-être collaboré, dans la cour intérieure de l'Ecole de chimie, au paraffinage de sa capote qui avait souffert des intempéries. Le professeur n'eut pas toujours son auto ; pendant les périodes de sévères restrictions de la dernière guerre, on ne lui accorda pas toujours l'essence à

laquelle ses fonctions et l'éloignement de son domicile lui auraient donné droit. Ce fut le temps des repas frugaux, souvent froids, au laboratoire ; après coup, on ne s'étonne plus que, certains jours, les travaux de recherche de l'un ou de l'autre aient progressé d'extraordinaire manière et que des questions difficiles le matin aient été résolues le soir déjà : le «patron» avait travaillé tout seul entre midi et deux heures.

De son illustre famille, Henri de Diesbach tenait l'amour des belles choses. Dans sa maison de Balzerswyl, il s'est entouré de meubles anciens, de livres d'art, de gravures. Sa culture classique lui avait donné l'exigence des idées claires, le souci de la précision dans leur expression, celui de la perfection de leur forme. Sa sœur, HÉLÈNE DE DIESBACH, n'est-elle pas elle-même un écrivain délicat ? De sa famille aussi, de son père surtout, il tient son goût et ses dons pour les études historiques. MAX DE DIESBACH, en effet, ne fut préfet de la Glâne que peu d'années. Après avoir quitté Romont pour Fribourg, il consacra la plus grande partie de son temps à faire œuvre d'historien et devint directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire. Henri de Diesbach est, comme le fut son père, un connaisseur averti des vieux documents et il en possède de précieux ; le goût des recherches historiques ne l'a d'ailleurs pas quitté.

Comme son père encore, Henri de Diesbach s'intéressa, avec passion même, à la politique et de bonne heure prit une part active à la conduite des affaires de la «république». Député de la Singine, il fut membre du Grand Conseil fribourgeois pendant une quarantaine d'années, présida plusieurs fois l'assemblée législative cantonale, la dernière fois comme doyen d'âge à l'ouverture d'une nouvelle législature ; il fit partie de la Commission d'économie publique et est encore membre du Conseil de direction des Entreprises électriques fribourgeoises, où son sens pratique, ses connaissances techniques et sa vue nette des problèmes furent et continuent d'être d'une grande utilité. Il fut même tenté, un jour, d'accepter une charge plus haute, mais aussi plus lourde, au gouvernement cantonal ; son enseignement, ses travaux scientifiques et sans doute aussi son affection pour ses élèves l'emportèrent.

Henri de Diesbach commença sa carrière de chimiste à Fribourg. En possession de son baccalauréat classique, il y aborde l'étude de la chimie à la Faculté des sciences qui venait d'ouvrir ses portes et où il a comme premiers maîtres les professeurs BISTRZYCKI et THOMAS-MAMERT. Après cinq semestres fribourgeois, il se rend à l'Université de Munich, où l'attire la célébrité du grand savant A. VON BAEYER, directeur des laboratoires de chimie, comme elle attire maint étudiant d'Allemagne ou de l'étranger. Il y retrouve dans d'autres facultés des

camarades fribourgeois à qui le liait la parenté ou l'amitié : PIERRE de Zürich, qui devait devenir un éminent historien, le Dr. REYMOND, EUGÈNE DE BOCCARD, MAXIME DE STOUTZ. Ses études furent rapides ; il les couronne en 1906 par des examens brillants, avec une thèse de doctorat élaborée sous la direction du professeur A. EINHORN, qui avait comme objet les dérivés des acides maloniques substitués. Il est assistant de son maître pendant une année et, en automne 1907, est engagé comme chimiste au laboratoire de recherches de la Badische Anilin- und Soda-Fabrik à Ludwigshafen, où il restera douze ans. Il s'y spécialise dans le domaine des colorants de l'antraquinone et son nom restera attaché, par divers brevets, à la découverte de dérivés des anthraquinone-acridones et des anthraquinone-thioxanthones.

Cette carrière ne le prédestinait pas à l'enseignement. Mais l'après-guerre le ramène au pays et à peine une année plus tard, en 1920, il est nommé à la chaire de chimie inorganique de l'Université de Fribourg, où il succède au professeur VON ESTREICHER, appelé à l'Université de Cracovie. Ce choix était heureux, car il est rare de trouver réunis en une seule personne les qualités du chercheur, fruit de la célèbre école munichoise, la vaste expérience industrielle acquise à l'échelle d'une grande fabrique et le goût de l'enseignement, don naturel multiplié par la formation classique et la tradition familiale.

Le « grand cours », qui fut d'abord un cours de chimie minérale et dans la suite comprit aussi la chimie organique, s'adressait à tous les débutants : les médecins, pharmaciens et naturalistes de toutes espèces qui ont été initiés à la chimie par Henri de Diesbach sont, bien sûr, légion ; ce qu'il y a de remarquable, c'est l'empreinte qu'ils en ont reçue ; la plupart ont encore maintenant en mémoire le dynamisme de leur ancien professeur, la clarté et la simplicité de son enseignement, la virtuosité de ses démonstrations expérimentales. Celles-ci étaient parfois spectaculaires et, à certaines occasions plus sensationnelles, des étudiants d'autres facultés venaient se joindre à leurs camarades des sciences. Lorsque le professeur BISTRZYCKI quitta l'enseignement, en 1932, Henri de Diesbach reprit de lui le cours de chimie organique spéciale, où il put, mieux encore qu'au cours général, faire valoir sa spécialité très poussée de chimiste organicien. C'est à ce cours surtout que les futurs candidats au doctorat acquéraient les multiples connaissances nécessaires à leur carrière de chercheurs. Son cours sur les colorants était particulièrement brillant ; c'était aussi celui qu'il préférait car il pouvait y mettre ce que son expérience de douze ans d'industrie lui avait appris. Tous les deux ans, le cours était doublé de travaux pratiques de teinture ; toutes les classes de colorants y passaient ; on teignait écheveaux et tissus selon les procédés les plus divers ; à tout de rôle on procédait aux essais de solidité ; tout cela nous passionnait et le professeur lui-même, cela se voyait, y avait plaisir.

Mais où les qualités du maître se montraient le mieux, c'était au laboratoire, au côté de ses collaborateurs, qu'il visitait chaque jour. Il était un virtuose de la « synthèse en éprouvettes » ; il lui en fallait d'ailleurs beaucoup et elles devaient être irréprochables de propreté ; le disciple, attentif, fournissait sur un appel bref et clair un tube à essai, un entonnoir, un petit filtre, une baguette de verre, une goutte de ceci ou de cela et il voyait, émerveillé, se développer la suite de réactions qui, à une autre échelle, devait le conduire au but. Durant ces opérations, le professeur n'abandonnait guère sa cigarette ; autrefois du moins, car plus tard il fut plus prudent ; le goût de sa fumée lui décelait à coup sûr, disait-il, la présence de certains toxiques dans l'atmosphère du laboratoire. Doué d'une mémoire extraordinaire, il savait mieux que chacun de ses élèves où en était le travail, les succès obtenus ou les déconvenues subies plusieurs semaines auparavant ; une coloration, une cuve, un point de fusion, une solubilité, une cristallisation, tous les détails lui étaient présents à l'esprit et une petite question, en apparence incidemment posée, remettait en selle pour un nouveau départ.

La chimie et les recherches en cours n'étaient pas sa seule préoccupation ni son seul sujet de conversation ; loin de là ! Le lundi matin, entre le cours de colorants et le grand cours de 11 h. se tenait une sorte de colloque improvisé, mi-familier, mi-scientifique. Cela se passait au laboratoire des assistants qui, d'ailleurs, était celui du « patron ». Les uns après les autres, les étudiants et collaborateurs les plus proches, cherchant une occasion de rencontre, s'y arrêtaient pour une conversation à bâtons rompus qui touchait aussi bien aux problèmes de la commune de St-Ours qu'au maquis de la benzoylation de l'indigo, aussi bien aux péripéties des assemblées du Grand Conseil, où le député-professeur représentait et, à l'occasion, défendait avec véhémence les intérêts de l'Université, qu'aux soucis que causait le manque de place dans les laboratoires et à la bibliothèque ou l'insuffisance des crédits officiels. Il avait, pour juger les savants, les petits et les grands, ou les hommes politiques des mots qui faisaient portrait et son esprit incisif, capable tout autant de sérénité que d'ironie, ne ménageait pas plus ses sévérités que ses éloges. Son langage original, haut en couleur, nous ravissait et, pour décrire les difficultés d'un chemin de synthèse, caractériser les inconvénients de tel ou tel détail de structure, ou qualifier un substituant gênant ou favorable, il avait des expressions, parfois d'une verdeur toute gauloise, qui faisaient notre joie et ne pouvaient s'oublier.

Avec un esprit de son envergure et un caractère de sa trempe, Henri de Diesbach n'aurait pu se confiner, même sur le plan universitaire, dans son enseignement et ses travaux de recherches. A chaque étape de sa carrière, il eut le souci des années futures et voulut apporter à l'École de chimie de Fribourg les développements et les perfectionnements qui devaient la maintenir au niveau des autres écoles suisses. Il avait l'entière confiance du

Conseiller d'Etat JOSEPH PILLER qui connaissait son jugement sûr et sa stricte administration des deniers publics. Grâce à cette compréhension, il obtint, en 1936, l'agrandissement de l'Ecole de chimie par la construction de salles de cours et de nouveaux laboratoires. Dès son arrivée à Fribourg, en 1920, il avait eu le souci de doter son école d'un enseignement qui lui manquait encore : celui de la chimie physique ; il le prit tout d'abord lui-même en mains, puis créa, avec un minimum de moyens, un laboratoire dont les développements successifs donnèrent finalement naissance à un enseignement complet et indépendant. Les excellentes relations qu'il entretenait avec les milieux de l'industrie et l'estime personnelle où on l'y tenait lui permirent d'y ajouter encore l'enseignement de la chimie technique, qui, de longues années, fut assuré par un excellent spécialiste de la technologie organique, le Dr. P. HALBIG, directeur du laboratoire de recherches de la S. A. Lonza.

L'activité scientifique et universitaire du professeur Henri de Diesbach ne se borna pas là. Avec un total désintéressement et le plus complet dévouement, il ne se déroba à aucune fonction, à aucune charge où il peut être utile. En les acceptant, c'est en définitive à l'Université de Fribourg, au bon renom de son Ecole de chimie qu'il pense.

Il préside deux ans la Société suisse de chimie, est pendant dix ans membre du Comité de rédaction des *Helvetica Chimica Acta*, prend part à divers congrès nationaux et internationaux où il se fait de nombreux amis. Ses collègues de Suisse et de l'étranger apprécient la vivacité de son esprit, goûtent son humour, quelque

peu caustique parfois, sa franchise sans détours mais toujours souriante.

Les problèmes universitaires sont évidemment une de ses principales préoccupations. Il s'y intéresse de manière active aussi bien comme député que comme professeur. En séance de Grand Conseil, au Sénat universitaire, au Conseil de Faculté, sa voix est toujours écoutée. Il est le doyen de la Faculté des sciences à trois reprises, représente l'Etat de Fribourg au Conseil universitaire dès sa création ; il revêt même la plus haute charge de l'Université et porte avec noblesse la chaîne d'or du Recteur. Henri de Diesbach avait, il est vrai, une grande puissance de travail et une non moins grande capacité de dévouement. Une vie si remplie, si fructueusement remplie, suscite néanmoins l'admiration. Et l'on n'a pas encore dit ce qu'il fut pour nous, ses élèves : un maître bien sûr, un chercheur à l'imagination fertile mais contrôlée, soucieux de mettre ses idées à l'épreuve constante de l'expérimentation, mais aussi un «père» d'une grande bonté qui savait d'ailleurs être sévère quand il le fallait. Nombreux sont ceux qu'il a aidés, soutenus dans leurs projets d'avenir ; il en a secouru aussi quelques-uns pour les remettre dans le droit chemin. Tous, il les a encouragés par sa bienveillance et son optimisme. A tous il a donné l'exemple de la plus rigoureuse sincérité, la magnifique leçon d'une vie droite, vécue pour les autres.

Puisse-t-il voir dans ces quelques lignes bien imparfaites l'hommage, non seulement de notre admiration, mais aussi de notre profonde et fidèle affection.

L. Chardonnens